

**ESPAGNOL**  
**ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT**  
**VERSION**

**Pedro Cordoba, Séverine Grélois**

**Coefficient** : 3 ; **Durée** : 4 heures

125 candidats ont choisi cette année la version espagnole, soit une nette augmentation par rapport aux 100 de l'année dernière. La moyenne s'établit à 8, avec des notes qui vont de 0,5 à 15,5, selon la répartition suivante : 33 candidats ont eu une note inférieure ou égale à 5, 42 ont obtenu la moyenne, dont 7 entre 14 et 15,5. Enfin, 41 candidats ont eu une note honorable, comprise entre 8 et 10.

Le jury attribue ce tassement par rapport aux résultats des années précédentes principalement au manque de familiarité des candidats avec la langue du XIX<sup>e</sup> siècle. Le texte proposé était en effet emprunté à l'une des sources les plus classiques de versions espagnoles, *La Regenta* de Clarín, dont le premier volume parut en 1884, et le second l'année suivante. Cette œuvre majeure n'est pas – ne devrait pas être – inconnue des khâgneux, qui devraient l'avoir rencontrée tant en explication de texte qu'en version au moins une fois au cours de leur préparation, d'où la surprise du jury devant certaines erreurs grossières, et répétées, comme la traduction de *plazuela de Palacio* par *la place du Palace*. Certes, le jury ne s'attendait pas à trouver des traductions dans le français de Zola ou de Hugo, et s'est notamment montré compréhensif envers les traductions de *Magistral*, considérant que bien peu de personnes connaissent aujourd'hui cette fonction ecclésiastique. Toutefois, si certains termes vagues désignant un état religieux, comme *prêtre*, étaient tout à fait acceptables, le mot à mot approximativement phonétique qui consiste à traduire par *Magistrat* ou *Maire* ne l'était absolument pas, pas plus que la traduction du nom propre de *Mesía* par *Messie* – faut-il rappeler, outre le fait que *Mesías* comporte une lettre de plus que le nom du rival de don Fermín, que le terme est toujours précédé d'un article, en français comme en espagnol ? Cette erreur est d'ailleurs un peu plus grave que la précédente, parce qu'elle a entraîné des contre-sens sur le groupe verbal : pour faire entrer le Messie dans ce puits, certains candidats ont en effet traduit *se figuraba a Mesía dentro de él* par *il s'imaginait tel le Messie à l'intérieur*, ou par *il se prenait pour le Messie*.

D'autres erreurs lexicales sont attribuables à une lecture beaucoup trop rapide – ou trop globale – du texte sans doute autant qu'à un effet secondaire de la déchristianisation, qui est la méconnaissance de tout un vocabulaire d'origine religieuse qui avait évidemment une place prépondérante dans ce monologue intérieur d'un chanoine : comment expliquer autrement que tant de candidats aient traduit *cuerpo mortal* par *corps mort, dépouille, corps sans vie, ou corps inerte* ? Passer aussi rapidement de la puissance à l'acte suppose, soit que l'on ait confondu *mortal* et *muerto* faute d'avoir correctement déchiffré le mot lettre par lettre, soit que l'on ignore tout de l'opposition établie par le christianisme entre le corps mortel et le corps glorieux (« Le Seigneur Jésus-Christ transformera notre corps de misère pour le conformer à son corps de gloire » (*Philippiens* 3, 21)). Il en va de même pour la traduction de *el mundo*, à la phrase 21, souvent rendu par *tout le monde*, faute de connaître sans doute l'opposition entre le monde, celui dont un ecclésiastique se doit de mépriser les biens, et l'autre monde, vers lequel il doit tendre de tout son être. Un dernier exemple : le *Señor* de la phrase 28, si souvent rendu par *monsieur*. Ignorer des aspects aussi fondamentaux du christianisme revient à se couper définitivement de toute l'histoire des idées et des formes artistiques européennes depuis deux mille ans, puisque même des artistes contemporains comme Bettina Rheims continuent à faire fréquemment référence à des formes issues de la tradition chrétienne.

Le jury constate ici les effets d'une rupture de transmission dont les khâgneux sont les victimes, certes, mais à laquelle ils ne doivent pas se résigner, sauf à renoncer volontairement à comprendre les œuvres du passé. Cette rupture, loin de n'affecter que la culture religieuse, concerne d'ailleurs toute la culture classique, comme en témoignent les très nombreux contre-sens relevés autour de l'expression de *filípica embozada*, traduite selon les cas par *dispute homérique, dispute interminable, affrontement orageux, confrontation embarrassante, énorme dispute, dispute enflammée, crise de nerfs vitupérante*, etc. Le terme de *philippique*, que le jury s'attendait à trouver presque systématiquement, d'autant que tous les candidats présentent une langue ancienne au concours, est au contraire rarissime dans les traductions proposées ; en outre, les nombreuses occurrences de *dispute* pointent soit un contre-sens sur le terme de *filípica*, compris comme une forme de dialogue, soit un contre-sens sur le terme de *dispute* lui-même, employé au sens de *remontrance*, conformément à l'emploi archaïque ou populaire de *disputer* pour *gronder*. Cette accumulation d'erreurs – ignorance du terme de *philippique*, mauvaise interprétation de son sens, emploi erroné du terme de *dispute* – ne laisse pas de préoccuper le jury, qui craint de devoir constater qu'un texte du XIX<sup>e</sup> siècle en vienne à poser aux candidats autant de problèmes que les textes de version classique.

En outre, le contre-sens sur *filípica* en a entraîné plusieurs sur la phrase suivante : à partir du moment où il n'était pas clair aux yeux des candidats que le don Fermín aurait à essuyer une diatribe de sa mère, ils pouvaient hésiter sur le sujet de *le hablaría* et l'attribuer

au Magistral. Faute de connaître le sens de *necedades*, ou faute peut-être de l'avoir convenablement épélé, et entraînés probablement par le choix du sujet du verbe principal, les *sottises* sont devenues des *nécessités* ou des *obligations* qui *lui étaient incombées*. Où l'on voit comment une traduction qui suit strictement l'ordre des mots en vient à causer des contresens sur des termes aussi courants que le verbe *contar*. Il aurait fallu, sans doute, sur cette phrase, commencer par la fin pour comprendre que les *necedades* étaient quelque chose que l'on raconte, se demander qui les avait racontées à qui, et par là remonter la phrase jusqu'à trouver une meilleure approximation de son sens exact.

Il est inutile de revenir en détail sur tous les problèmes lexicaux posés par ce texte. Certes, des expressions comme *estaba en ascuas* étaient inconnues de la plupart des candidats, mais ils ont, le plus souvent, su trouver une solution qui, si elle n'était pas adéquate – par exemple, *était dans l'embarras* –, n'était du moins pas absurde, comme certaines traductions guidées par un mauvais usage des champs lexicaux – *don Fermín étant dans les ordres*. De même, pour des expressions dont le jury convient volontiers qu'elles n'étaient pas faciles à traduire, comme *Bueno iba a estar aquello* (phrase 27), le jury a laissé beaucoup de marge aux candidats, acceptant des solutions comme *ça allait être sa fête* auxquelles on pourrait reprocher, par exemple, l'inadéquation du registre de langue.

Si graves et préoccupantes que soient les erreurs précitées, les fautes les plus graves en ce qui concerne l'exercice pédagogique de la version sont liées à une mauvaise analyse de la structure des phrases et à une maîtrise insuffisante du français. Ainsi la quatrième a-t-elle posé des difficultés que le jury n'avait aucunement anticipées à de très nombreux candidats qui n'ont pas su en repérer la structure fondamentale, à savoir : *el Magistral tenía aquel pozo delante de los ojos*. Ils ont donc traduit le verbe *tener* par des équivalents de *posséder* ou par *se tenir*, ce qui les a conduits à une série de non-sens parfois pittoresques mais fort regrettables. De même, les fautes sur les verbes, qui font traduire le conditionnel de *se dejaría* (phrase 6) par un futur simple ou par un imparfait, ou l'imparfait de *no convenía* (phrase 21) par un conditionnel, ou encore l'imparfait de *no se atrevía* (phrase 25) par un conditionnel ou un passé simple : certes, il arrive, et le texte de 2004 en donnait un exemple, que l'on doive rétablir un rapport d'antériorité entre deux verbes au prétérit en traduisant l'un d'eux par un plus-que-parfait, mais rien sinon une lecture approximative ne justifie de traduire un conditionnel par un futur simple. Dans tous les cas évoqués, le choix du temps verbal montre que la progression logique du texte n'avait pas été comprise, et c'est là ce qui inquiète le plus le jury.

En ce qui concerne la maîtrise du français, le jury s'étonne une fois de plus de trouver des structures aussi lourdement fautives que *il ne fallait pas que le monde en soit au courant* (pour *no convenía que la conociera el mundo*, phrase 21), *combien ensuite* pour *qué luego*

(phrase 28), des barbarismes de conjugaison sur l'imparfait du subjonctif – dont l'emploi, rappelons le, n'est plus obligatoire, ce qui devrait inciter à ne l'utiliser qu'à coup sûr, mais aussi de banales fautes de composition comme le fait de laisser une apostrophe en fin de ligne. Surtout, il regrette de n'avoir pas rencontré de traduction qui fût véritablement belle ou admirable par l'ingéniosité des solutions proposées : manifestement, ce texte beaucoup plus classique à la fois par son origine et par son style que ceux des années précédentes obligeait les candidats à écrire dans une langue qu'il ne savaient pas manier avec l'élégance aisée qui eût permis de rendre justice à ce discours indirect libre, à la fois très proche de la langue orale – mais de celle du XIX<sup>e</sup>, plus soutenue que la nôtre – et admirablement écrit.